

lera plus, ne connaissant même pas la paix de ce dernier repos. Les coups qui ont brisé leur vie frémisante poursuivent encore leur cendre inerte ; leurs os sont secoués par le souffle des obus, déterrés, piétinés par le corps à corps. Et leur plainte doit monter vers ces combattants acharnés à troubler leurs pauvres corps de misère, s'il est vrai comme dit le poète,

Qu'ils se parlent entre eux, sous terre, et qu'on entend
Quand on passe le soir vers leurs tombes guerrières
Un murmure indiqué courir dans les bruyères.
(Coppée).

Il y en a d'autres, encore plus délaissés et plus saisisants à voir : ceux qui n'ont pas même reçu un linceul de terre pour se couvrir. Ils demeurent là où ils sont tombés, repliés sur eux-mêmes dans leur capote raidie, l'arme à la main, le visage découvert ou retourné contre le sol. Durant les mois d'hiver, les flocons de neige tissent leur blanc suaire, et dans les nuits lumineuses, la sérénité des étoiles les enveloppe de sa clarté attendrie. Tour à tour le soleil les dessèche, la pluie les détrempe, la terre les ronge, jusqu'à ce qu'ils achèvent de se confondre avec cette lande sauvage, devenue le reliquaire de la patrie.

Oh ! que nous ne sommes rien !

Memento, homo, quia pulvis est et quia in pulverem reverteris :

“ Poussière humaine, tu t'en iras toute en poussière.” Nulle part les vivants ne reçoivent plus vigoureusement cette leçon de mort.